

FREYA SAMPSON

La fille du
bus 88



NA
MI



Depuis l'étage du bus à impériale, Libby Nicholls observe la ville de Londres défilier sous ses yeux. Sa vie en miettes à tout juste 30 ans, seule et au chômage, elle ne sait plus ce qu'elle attend de l'existence. Plongée dans ses pensées, elle est soudain interrompue par un vieil homme qui entame la conversation. Lorsque Frank commence à lui raconter son histoire d'amour perdue, ce rendez-vous manqué à la National Gallery soixante ans plus tôt avec une jeune femme rencontrée dans ce même bus, et ses journées passées à arpenter la ligne 88 dans l'espoir de la recroiser... elle est bouleversée. Déterminée à aider Frank à retrouver son grand amour avant qu'il ne soit trop tard, elle comprend qu'il est aussi temps, pour elle, de vivre pleinement sa vie plutôt que de la regarder passer.

Un roman touchant au charme *so British* qui nous rappelle que les rendez-vous manqués peuvent nous mettre sur le droit chemin.

« Un roman magnifique : une histoire inspirante et romantique qui célèbre le pouvoir des rêves et des relations humaines. »

ALI HAZELWOOD

.....

Avant de devenir écrivaine, Freya Sampson a été productrice télé à Channel 4 et à la BBC. Son premier roman, *La Bibliothèque des petits miracles*, est un best-seller international qui a su ravir le cœur des lecteurs du monde entier. *La Fille du bus 88* est son deuxième roman.

Traduit de l'anglais par Marilou Pierrat

ISBN : 978-2-493816-91-7

20,90 euros

Prix TTC France



9 782493 816917

Rayon : Littérature étrangère

Design : Caroline Gioux

Illustrations : © Art Studio VN -

© GoodStudio - © animata / Shutterstock





Symbole du mouvement perpétuel de la vie, *Nami* signifie vague en japonais. C'est aussi la maison d'édition qui donne vie à une littérature de l'intime. Une littérature qui nous parle de nos joies, de nos peines, de nos défis et de nos choix.

À travers des romans français, francophones ou étrangers, nous vous invitons à célébrer à nos côtés l'inimitable pouvoir de la littérature et à découvrir des plumes uniques, de nouveaux horizons et des personnages en quête d'eux-mêmes.

LA FILLE DU BUS 88

De la même autrice, aux éditions Nami :
La Bibliothèque des petits miracles, 2023

Titre original : *The Girl on the 88 Bus*
Copyright © Freya Kocен, 2022
Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais par Marilou Pierrat

Pour la traduction française :
© Nami, une marque des éditions Leduc, 2025
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France

ISBN : 978-2-493816-91-7
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Freya Sampson

LA FILLE DU BUS 88

Roman

Traduit de l'anglais par Marilou Pierrat

**NA
MI**

PROLOGUE

Avril 1962

FRANK L'AVAIT REPÉRÉE depuis la vitre avant alors qu'ils arrivaient à Clapham Common.

Elle était debout à l'arrêt de bus, en pantalon large, veste en tweed d'homme et béret posé négligemment de travers pour laisser apparaître une masse flamboyante de cheveux roux. Jamais il n'avait croisé de fille habillée de cette façon, à la fois féminine et garçon manqué. De sa place en haut du bus à impériale, Frank vit briller deux yeux verts sous le béret et son cœur s'accéléra.

Le 88 s'arrêta, elle monta à bord et disparut de son champ de vision. Frank entendait le chauffeur saluer les passagers qui payaient leur dû, et il se la figura achetant son billet et s'installant en bas. Fallait-il qu'il descende ? Paralysé par l'indécision, il sentit soudain qu'on s'agitait derrière lui. Un bruissement de tweed. Frank resta complètement immobile, la tête très droite, mais du coin de l'œil il vit la jeune fille

s'asseoir sur le siège libre juste à son niveau, de l'autre côté de l'allée. Elle déposa son sac à ses pieds, ferma les yeux, et lâcha un bruyant soupir.

Le bus démarra et entreprit de gravir Clapham High Street. Comme la jeune fille ne bougeait pas et n'ouvrait pas les yeux, Frank pouvait la regarder à la dérobée. Sans doute un peu plus jeune que lui, dix-huit ans peut-être, ou dix-neuf, même si elle montrait une confiance en elle digne de quelqu'un de deux fois plus âgé, elle était plus grande qu'il ne l'aurait cru, avec un long cou gracile et un menton pointu, anguleux. Sa peau très pâle ressemblait à de la porcelaine, et de près, ses cheveux avaient la couleur de la marmelade d'orange que vendaient ses parents dans leur magasin. Ils arrivaient à Stockwell et elle n'avait toujours pas bougé. Frank commençait à se demander si elle ne s'était pas endormie, quand tout à coup elle ouvrit les yeux et tourna la tête vers lui.

— Tu dévisages souvent les filles dans le bus ?

Pris de court, Frank se mit à rougir et balbutia comme un écolier.

— Euh... eh bien... pardon.

La fille le fixa de ses yeux vert olive et il vit danser une lueur malicieuse sur son visage. Bon sang, elle le faisait marcher.

— Ce n'est pas très poli, tu sais. Ta maman ne t'a pas appris les bonnes manières ?

— Pardon, répéta Frank, le sang battant à ses tempes.

Tenant désespérément de se sortir de cette situation pénible, il sortit son livre de sa poche. Il sentait maintenant le regard de la passagère sur lui et tourna aussitôt une page au hasard pour faire semblant de lire.

— Alors qu'est-ce que c'est, ce livre ? demanda-t-elle.

— Heu... *Sur la route*. De Jack...

Il hésita. Comment prononçait-on le nom de l'auteur, déjà ?

— Ker-ou-ic.

— C'est bien ?

Frank eut l'intuition fulgurante que la réponse à cette question était cruciale ; qu'il tenait là sa chance de rattraper la mauvaise impression qu'il lui avait faite. Le problème, c'est qu'il n'aimait pas vraiment le roman, prêté par un ami qui vénérât tout ce qui venait des États-Unis et l'avait commandé spécialement de New York. Cet ami ne tarissait pas d'éloges sur le style moderne du livre, mais Frank avait du mal avec son intrigue chaotique, étrange, et il peinait à dépasser les dix premières pages.

— Oui, c'est chouette. C'est américain. Un auteur de la Beat generation.

Frank espéra que sa phrase lui donnerait l'air adulte et sophistiqué, mais elle avait toujours la même expression taquine sur le visage.

— Ça raconte quoi ?

— Oh. Eh bien, il part en voyage. Il part sur la route.

— Oui, ça, j'avais compris. Et puis ?

— Il rencontre des gens, il va à des fêtes et...

Frank se creusait la tête pour se rappeler ce qu'on lui en avait dit d'autre, mais elle lui faisait complètement perdre ses moyens, à soutenir son regard en silence sans faire mine de lui faciliter la tâche.

— À dire vrai, je n'ai pas beaucoup avancé dans la lecture, dit-il avec un soupir qui sonna comme une défaite à ses oreilles.

La fille ne répondit rien. Elle se contenta d'attraper son sac, d'en tirer un grand carnet, un crayon et de se mettre à gribouiller quelque chose. Frank attendait, puis il comprit la mort dans l'âme qu'il l'ennuyait et que leur conversation était terminée. Le bus continuait sa route tant bien que mal par South Lambeth Road, en direction de Vauxhall Junction. Frank avait tellement envie de l'observer encore, mais elle lui retournait son regard chaque fois qu'il essayait, alors il se résigna à regarder par la vitre à la place. Elle pouvait descendre à tout moment, il en était tragiquement conscient, et à chaque nouvel arrêt il retenait son souffle. Mais elle ne partait pas et on entendait toujours son crayon courir sur le papier. Quand il ne put plus le supporter, Frank se retourna vers elle.

— Qu'est-ce que tu écris ?

— Comment ?

Elle ne levait pas les yeux.

— Je t'ai demandé ce que tu écrivais.

— Je n'écris pas.

— Mais...

— Ta da !

D'un geste empreint de panache, elle arracha une page de son carnet et la lui lança. Frank la retourna doucement, sans savoir à quoi s'attendre.

C'était le croquis d'un jeune garçon et il comprit, dans un éclair qui le fit sursauter, que c'était lui. Elle avait saisi à la perfection la façon dont il faisait tenir ses cheveux en l'air à la brillantine, il y avait aussi ses trop grandes oreilles et le nez crochu qu'il avait hérité de sa mère. Malgré tout, elle était parvenue à assembler ses traits singuliers pour le rendre... ma foi... beau.

— C'est...

Sa voix partit dans les aigus comme celle d'un enfant et il fit la grimace.

— C'est juste une esquisse, dit-elle en tirant un paquet de cigarettes de son sac.

— Je n'en reviens pas que tu aies fait si vite.

— J'aime bien dessiner dans le bus.

Elle gratta une allumette et alluma une cigarette dont elle tira une grande bouffée.

— Il y a toujours un choix intéressant de modèles à dessiner sur le vif, et on ne sait jamais quand ils vont foutre le camp, ça donne du piquant.

— Époustouflant.

— C'est pas la meilleure que j'aie faite, répondit-elle en balayant le compliment de la main. La peinture, tu aimes ?

Ce coup-ci non plus, il n'avait pas droit à l'erreur, et il ouvrait déjà la bouche pour fanfaronner quand il se ravisa.

— Je crains bien de ne pas y connaître grand-chose. Dans ma famille, on ne s'intéresse pas beaucoup à l'art.

Il s'attendait à ce qu'elle se moque et eut la surprise de la voir sourire, un sourire chaleureux cette fois.

— Mon père, c'est pareil. Pour lui, la peinture, ce sont les dessins humoristiques du *Daily Mirror*. Je voulais faire une école d'art, mais il s'y est opposé.

— Ce n'est pas que ça ne m'intéresse pas, je ne saurais juste pas par où commencer. Tout ça m'intimide.

— Ça peut paraître intimidant, mais en fait, l'art est à la portée de tous. Voilà pourquoi c'est si exaltant.

Frank n'était pas sûr d'être d'accord. Pour ses parents, la peinture, c'était comme les films ou le théâtre : frivole, et

réservé à ceux qui avaient de l'argent ou du temps à ne plus savoir qu'en faire.

— Comment as-tu appris à dessiner si tu n'es pas en école d'art ?

— Mais j'y suis.

— Ton père ne t'en a pas empêchée ?

— Il a essayé, mais j'ai quitté la maison et j'y suis allée quand même. J'ai emménagé avec une amie à Clapham, et je bosse à mi-temps dans un magasin de vêtements pour payer mon loyer. C'est d'ailleurs là que je vais. Ma famille m'a plus ou moins reniée.

Elle laissa tomber sa cigarette par terre et l'éteignit du pied. Frank était admiratif. À vingt-deux ans, jamais il ne lui serait venu à l'idée de désobéir à ses parents à ce point. Son père l'aurait tué.

— Tu es plus courageuse que moi, dit-il, mais elle haussa les épaules.

— Ce n'est pas du courage, je n'avais pas le choix. Peindre, c'est la seule chose que j'aie toujours voulu faire.

— Et quand tu auras terminé tes études ?

— Je serai artiste.

À la façon dont elle prononça le mot, Frank en eut des frissons. Jamais il n'avait encore rencontré d'artiste, et cela ne la rendait que plus exotique et merveilleuse.

Ils arrivaient à Parliament Square, près de l'abbaye de Westminster, où, l'année de ses treize ans, lui et ses parents s'étaient joints à la foule en liesse pour voir couronnement de la reine Elizabeth. L'une des rares fois où ils avaient fermé boutique, d'après ses souvenirs. Il s'imagina tout à coup leur dire qu'il ne voulait plus travailler avec eux. Qu'il avait

d'autres ambitions que de rester derrière un comptoir le restant de ses jours. La fille allumait une autre cigarette. Quel effet ça faisait, d'être comme elle, mû par une telle détermination qu'on était prêt à se brouiller avec sa famille ? Il avait une furieuse envie de lui toucher le bras, pour être gagné par cette confiance explosive.

— Et toi, alors ? demanda-t-elle une fois qu'ils furent en vue de Whitehall.

— Oh moi, je travaille dans le magasin de mes parents.

— Et ça te plaît ?

— Non, je déteste ça. Mais ils veulent que je reprenne l'affaire.

— Et toi, qu'est-ce que tu veux ?

— Tu me promets de ne pas te moquer ?

— Croix de bois, croix de fer, si je mens je vais en enfer, répondit-elle avec une telle solennité qu'il sourit.

— Je veux être acteur.

Il s'aperçut qu'il ne l'avait encore jamais dit à quiconque.

— Tu ferais un très bon acteur, j'en suis sûre.

Est-ce qu'elle le taquinait ? Son expression était restée sérieuse.

— Tu ressembles même un peu à Rock Hudson dans *Confidences sur l'oreiller*.

— Oh, j'ai adoré celui-là. Je l'ai vu deux fois.

La première, il avait emmené Rosamund Green, et la deuxième, il était allé tout seul, se faufilant discrètement dans la salle pour éviter d'être vu sans fiancée à ce genre de séance.

— Je vais au cinéma dès que je peux. J'ai vu quasiment tout ce qu'ils ont passé à l'Electric Palace.

— Alors, tu as commencé ton éducation. Tu n’as plus qu’à en parler à tes parents.

— Si seulement c’était aussi simple.

— Rien de moins sûr, mais tu ne le regretteras pas, je te le promets. On n’a qu’une vie, après tout.

Au bout de Whitehall, on apercevait Trafalgar Square.

— Si tu veux vraiment te mettre à la peinture, tu peux commencer par là, ajouta-t-elle alors que le bus tournait à gauche devant la colonne Nelson.

— Par Trafalgar Square ?

— Non, par la National Gallery.

Elle désigna l’immense bâtiment coiffé d’un dôme de l’autre côté de la place. Frank l’avait vu des dizaines de fois, sans s’y intéresser.

— Le musée abrite plus de deux mille tableaux, du monde entier.

— Deux mille ? Un peu trop pour une seule visite, non ?

— Le musée est gratuit, tu peux y aller aussi souvent que tu le souhaites. Je pourrais passer des heures à admirer un tableau.

— Des heures sur un seul tableau ? dit Frank, incrédule. Tu ne finis pas par t’ennuyer ?

— Pas du tout. Il y a ce tableau, *Bacchus et Ariane*, d’un peintre du nom de Titien, que j’ai dû contempler pendant des jours. J’y vois toujours des éléments nouveaux.

— Incroyable.

— Parfois je me demande ce que je fais en école d’art. Passer du temps dans ce musée, c’est comme avoir les grands maîtres de la peinture pour professeurs.

— Je devrais peut-être y faire un saut, alors.

Et dire qu'il avait vécu toute sa vie dans cette ville sans savoir que ce prodigieux musée existait. Que son monde lui paraissait tout à coup étriqué !

Ils étaient à Piccadilly Circus à présent, sous les enseignes au néon Coca-Cola et Cinzano.

La fille rassemblait ses affaires et Frank comprit dans un sursaut qu'elle allait sûrement bientôt lui fausser compagnie. Son émotion fut si forte qu'elle lui coupa momentanément la parole. Il avait déjà proposé à des filles de sortir avec lui, alors pourquoi une telle nervosité ?

— Écoute, tu me trouveras peut-être gonflé, mais... euh...

Dieu ! Comme le regard ensorcelant de cette fille lui faisait perdre les pédales !

— Je me demandais si tu avais envie d'aller à la National Gallery dimanche prochain ? Avec moi, j'entends. Tu pourrais me montrer ce tableau de *Bacchus et Adrien* que tu aimes tant ?

Elle le regarda en coin et Frank se prépara à un refus.

— Pourquoi pas ? répondit-elle, et son cœur s'emballa.

— Génial ! C'est... merci !

— Tu n'as qu'à m'appeler. Il y a un téléphone dans mon immeuble, tu peux toujours laisser un message à l'une des filles.

— C'est entendu.

Il fouilla dans sa poche, sans y trouver ni crayon ni papier.

— Tiens.

Elle brandit son crayon et son ticket de bus, inscrivant son numéro sur le bout de carton rectangulaire. Elle allait le lui donner, puis fit mine de le reprendre.

— Tu n'es pas du genre à collectionner le numéro des filles sans jamais les appeler, hein ?

— Bien sûr que non ! Je te jure, je t'appelle ce soir, et tous les soirs d'ailleurs si tu veux.

— Ce soir, ça suffira, dit-elle en souriant et en lui remettant le ticket. Leurs pouces s'effleurèrent et Frank ressentit comme une brûlure. Il rangea le ticket dans la poche de sa veste et lui tendit le croquis.

— Merci de me l'avoir montré. C'est magnifique.

— Tu peux le garder, si tu veux.

— Tu es sûre ?

— Évidemment. Ce n'est qu'un premier jet.

— Je devrais te donner quelque chose en échange.

Il tâta ses poches mais ne trouva que l'exemplaire de *Sur la route* que son ami lui avait prêté.

— Tu le veux ? Je ne suis pas sûr que ce soit pour moi, de toute façon.

— Merci. Il m'intrigue, ce monsieur Kerouac.

Elle n'avait pas du tout prononcé « Kerouac » comme lui, et il se sentit rougir de nouveau.

— Je te le rendrai quand on se verra, dit-elle en le lui prenant.

Ils approchaient d'Oxford Circus, elle se mit debout. Frank ne la quittait pas des yeux, savourant tous les détails dont il pourrait se souvenir jusqu'à la prochaine fois. Il voulut dire quelque chose de profond ou de drôle, quelque chose dont elle se souviendrait. Dont ils pourraient parler des années plus tard.

— C'était chouette de te rencontrer, lâcha-t-il en désespoir de cause, à la façon d'un écolier.

— Toi aussi, Rock Hudson. À bientôt.

Elle lui tourna le dos et remonta l'allée vers les escaliers sans un regard en arrière.

CHAPITRE 1

Avril 2022

« **B**US 88, DIRECTION PARLIAMENT HILL FIELDS » disait la voix enregistrée. Libby souleva ses deux sacs de randonnée et monta à bord. Derrière elle, dans la queue, un passager s'impatientait, claquant la langue avec désapprobation tandis qu'elle fourrageait dans son sac à main en quête de son portefeuille. Hélas, elle ne dégaina pas sa carte assez vite pour éviter qu'on la traite de « sale touriste ». Elle ramassa ses bagages afin de gagner tant bien que mal le seul siège libre en bas. Mais elle n'avait pas fait trois pas qu'un adolescent la bouscula pour lui piquer la place, manquant de la renverser au passage sur les genoux d'une vieille dame.

Libby lui jeta le regard le plus noir qu'elle put convoquer, puis grimpa les escaliers en s'accrochant à la rampe pour ne pas tomber tandis que le bus quittait Vauxhall Station dans une embardée. Soulagée de constater qu'il y avait de la place

en haut, sur les sièges de la rangée la plus proche, elle laissa tomber ses sacs et s'assit. Tandis que le bus se frayait un chemin dans la circulation de Londres, Libby regarda par la fenêtre. Les gens semblaient tous si pressés : des hordes de piétons battaient le pavé, le concert de klaxons ressemblait à celui d'un troupeau d'oies, un cycliste insultait un taxi en gesticulant. Le bus passa sur le pont de Vauxhall, et Libby tourna la tête pour apercevoir la Tamise. Elle reconnut la Tate Britain Gallery et derrière, le London Eye, dont les capsules scintillaient sous le soleil de fin avril. Simon l'y avait emmenée pour son anniversaire, trois ou quatre ans plus tôt. Ils avaient bu du prosecco dans la grande roue qui les emmenait tout en haut de la ville, et ensuite ils avaient acheté des hot dogs et marché sur la rive sud de la Tamise, main dans la main. L'une de leurs rares excursions à Londres, et Libby se sentait si chanceuse d'y être avec Simon. Et voilà...

— Mon Dieu, mais c'est toi !

Une voix à sa gauche la fit sursauter. De l'autre côté de l'allée, un vieil homme en veste de velours bordeaux élimée lui adressait un large sourire.

— Alors c'est bien toi ?

Bon sang. Elle n'était pas à Londres depuis dix minutes qu'elle tombait déjà sur un taré.

— Je suis navrée, je crois que vous me prenez pour quelqu'un d'autre, répondit-elle avant de se détourner.

— Oh, désolé.

Libby sortit son téléphone de son sac. D'habitude, lorsqu'un inconnu voulait lui tenir la jambe, elle téléphonait à quelqu'un. Mais qui pouvait-elle appeler, maintenant ?

Certainement pas ses parents, et tous ses amis étaient aussi ceux de Simon, les femmes et copines de ses copains – c'étaient bien les dernières personnes à qui elle avait envie de parler. Libby rangea son téléphone.

— Je m'excuse de vous avoir importunée, continuait l'homme, la voix tremblante. Je perds un peu la boule, parfois.

Émue par son intonation, Libby le regarda à nouveau. Il fixait ses genoux avec une expression tellement triste qu'elle éprouva soudain le besoin de le rasséréner.

— Ne vous inquiétez pas, on me prend souvent pour quelqu'un d'autre. Ce sont les traits de mon visage, je pense – très quelconques.

— Quelconques ? Vous n'avez rien de quelconque. Avec votre tignasse rousse, vous ressemblez à la Vénus de Botticelli.

Libby passa la main dans ses longues boucles épaisses. Ses cheveux lui avaient attiré nombre de surnoms au fil des ans – poil de carotte, Weasley, rouquine –, mais on ne les avait encore jamais comparés à ceux d'un tableau Renaissance. Elle ne put s'empêcher de sourire.

— Pardon, vous devez me prendre pour quelqu'un de vraiment bizarre, dit l'homme. Il n'est pas dans mes habitudes d'accoster les jeunes filles dans les bus pour leur dire que leurs cheveux me plaisent, je vous assure.

— Ce n'est pas grave. Un compliment aujourd'hui, ça me fait chaud au cœur, alors merci.

— Mauvaise journée.

— Oui, on pourrait dire ça.

— Je veux bien que vous me racontiez, si ça peut vous aider ?

Il passa lui aussi la main dans ses cheveux d'un blanc lumineux qui portaient dans tous les sens.

— Les gens me racontent souvent leurs misères, surtout dans le bus de nuit. Quand ils ont bu quelques verres, de parfaits inconnus se livrent. Vous n'imaginez pas ce que j'ai entendu ici.

Tentée de déverser sa pitoyable histoire dans l'oreille de cet inconnu, Libby se ravisa. Par où commencer ?

— C'est gentil, mais ça ira, merci.

Le vieil homme hochait la tête et se tourna vers sa vitre, Libby vers la sienne. Le bus contourna la Tate Britain en direction de Parliament Square. Il y avait du monde ce matin, des touristes faisaient la queue pour l'abbaye de Westminster, une petite troupe de manifestants avec des pancartes était encerclée par des officiers de police à l'air blasé devant le Parlement. Libby consulta son téléphone : 14 h 15, donc d'après Google Maps, elle serait chez sa sœur sur les coups de 15 heures.

À cette perspective, Libby frissonna. Quand elle avait débarqué chez ses parents tard la veille au soir, encore sonnée, elle pensait qu'ils l'accueilleraient chez eux quelques jours, le temps de se retourner. Mais le petit déjeuner de ce matin avait été tendu, son père gardait les yeux baissés et sa mère lui avait annoncé avoir appelé Rebecca, qui mettait sa chambre d'amis à sa disposition. Bizarre, sa mère et sa sœur n'étaient pourtant pas ce qu'on appelle proches, mais elle avait eu beau protester, rien n'y avait fait. Voilà comment elle se retrouvait quelques heures plus tard dans ce bus et dans cette ville qu'elle connaissait mal, avec toute sa vie rassemblée dans deux sacs usés.

— Excusez-moi ?

Le vieil homme la regardait de nouveau.

— Oui ?

— Pardon d'être un peu curieux, mais j'ai remarqué ça.

Il désignait un vieux carnet de croquis froissé, glissé dans la poche filet de son sac de randonnée.

— Vous êtes une artiste ?

Libby avait oublié jusqu'à son existence. C'est dire si cela faisait longtemps qu'elle ne s'en était pas servie, de ce sac.

— Au risque de vous décevoir, pas du tout. Il date d'il y a des années, de mes études.

— Vous dessiniez alors ?

— Oui, mais cela fait un moment que je n'ai rien fait d'artistique.

— Et pourquoi ça ?

Libby allait répondre mais elle hésita. Pourquoi racontait-elle sa vie à un parfait étranger ? Le vieux monsieur avait raison, quelque chose en lui poussait les gens à lui confier leurs secrets.

— Je n'en ai pas eu le temps.

— Balivernes ! On a toujours le temps de dessiner. Vous pourriez faire un portrait de moi, par exemple ?

— Je vous remercie, mais ma vie d'artiste est loin derrière moi.

Le bus marqua l'arrêt à Downing Street pour embarquer d'autres passagers, leurs voix se mêlaient en un brouhaha de langages variés sous les pieds de Libby.

— Il n'est jamais trop tard, vous savez. Vous avez étudié la peinture au lycée ?

— Oui, et je voulais faire les Beaux-Arts mais... (et voilà, elle allait encore se répandre) à la place, j'ai fait médecine.

— Médecine ! Saperlipopette, je ne vous vois pas médecin du tout, pour rien au monde je ne vous confierais mes hanches branlantes !

Un instant interloquée, Libby vit le vieil homme lui faire un clin d'œil.

— Je plaisante ! Je suis sûr que vous êtes un super médecin.

— Mais non, vous avez bien raison, la médecine, ce n'était pas pour moi. J'ai détesté cette fac et laissé tomber mes études avant d'amocher qui que ce soit.

Il gloussa et Libby sourit malgré elle.

— Alors que faites-vous à présent, si vous n'êtes ni médecin ni dessinatrice ?

Libby ne savait pas quoi répondre. Jusqu'à il y a vingt-quatre heures, elle travaillait pour Simon, elle s'occupait de l'administratif et des comptes de son entreprise de jardinage. Mais maintenant ?

Devant eux, Trafalgar Square se profilait, avec ses quatre lions majestueux comme autant de sentinelles sur le qui-vive, des nuées de pigeons gras à leurs pieds. Dressée en majesté au milieu de la place et de ses nombreux touristes et musiciens de rue, la colonne Nelson embrassait Londres d'un regard désapprouvateur, comme un parent sévère. Derrière lui, les immenses piliers et la coupole de la National Gallery réveillèrent un souvenir. Celui d'une visite au musée lorsqu'elle était au collège. La plupart de ses camarades s'y étaient vite ennuyés, se plaignant de ne pas aller au musée de cire de Madame Tussauds à la place, mais Libby était tombée sous le charme de l'imposant bâtiment, avec ses plafonds ouvragés et toutes ses salles pleines de tableaux extraordinaires. À l'époque, elle avait encore l'espoir d'étudier la peinture,

c'était avant que ses parents ne s'y opposent catégoriquement, exigeant d'elle un « vrai diplôme » pour un « vrai » métier.

Le vieil homme avait l'air perdu dans ses pensées lui aussi, fixant le panorama d'un regard vague. Conscient sans doute qu'elle le scrutait, il secoua la tête, comme pour sortir d'un rêve.

— Un jour, quelqu'un m'a dit que pour apprendre à dessiner, ce n'était pas la peine d'étudier la peinture. Qu'il suffisait de passer du temps à la National Gallery, que c'était comme avoir les grands maîtres de la peinture pour professeurs.

— Ah ?

— Et elle dessinait dans le bus. Où il y avait toujours des modèles intéressants, d'après elle.

— Je ne m'y essaierais pas. Ça bouge trop !

Le vieil homme se tourna vers elle.

— Vous êtes déjà allée à la National Gallery ?

— Une fois, quand j'étais adolescente. J'ai toujours voulu y retourner.

— Alors pourquoi pas maintenant ? On commence votre éducation artistique tout de suite !

Il tendit la main vers la barre derrière lui et appuya avec force sur le bouton.

— Désolée, je ne peux pas, dit Libby.

— Bien sûr, que je suis bête, lâcha l'homme, dont l'élan retomba aussitôt.

— On m'attend. Et puis, il y a ces deux mastodontes, dit-elle en désignant ses sacs.

— Pardon, je ne sais pas ce qui m'a pris. J'ai un comportement bizarre aujourd'hui.

— Mais pas du tout. J'irai une prochaine fois, promis.

Mais il ne l'écoutait plus, il n'avait d'yeux que pour le musée. Le bus s'arrêta dans un gémissement sourd en ouvrant ses portes. Il regardait toujours par la vitre.

— Vous savez quoi, je crois que je vais descendre ici, moi, dit-il soudain en entreprenant de se lever. Il y a un tableau que j'aimerais aller voir.

Il quitta son siège d'une démarche hésitante en se tenant à la barre. On aurait dit qu'il allait tomber à la renverse à chaque instant.

— Vous voulez que je vous aide dans les escaliers ?

— Non ça ira, merci. Je m'appelle Frank, au fait.

— Ravie de vous rencontrer, Frank. Moi, c'est Libby.

— Libby. Il sourit. Pourquoi n'essayez-vous pas de dessiner dans ce bus ? J'ai le sentiment que cela vous irait bien.

Là-dessus, il lui tourna le dos et descendit lentement les marches.

CHAPITRE 2

LIBBY S'ARRÊTA et leva les yeux sur l'imposant bâtiment géorgien où habitait sa sœur, puis elle prit une grande inspiration et gravit les marches raides. Elle sonna, la porte s'ouvrit à la volée et voilà que sa sœur, en pantalon de yoga et T-shirt de sport hors de prix, la passait en revue sans pitié.

— Waouh ! Tu as l'air dans un sale état.

Rebecca se pencha pour l'étreindre de son corps nouveau.

— Oui, le choc a été rude.

Libby tenta de lui passer un de ses sacs, mais Rebecca avait déjà tourné les talons pour filer dans la maison.

— Enlève tes chaussures, tu veux ? cria-t-elle tandis que Libby se débattait avec ses affaires, qu'elle laissa tomber par terre une fois entrée, avant de se défaire des dites chaussures de la pointe du pied et de se diriger vers la cuisine ouverte qui occupait tout l'arrière de la maison. Tout y était d'un blanc éclatant, jusqu'aux mugs en porcelaine identiques sur leurs crochets et aux torchons immaculés disposés sur la barre du four. Étonnant que Rebecca ait laissé des bananes dans